

*Gilles Jacob*  
Les pas perdus

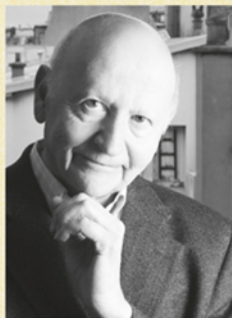
récit

**JE ME SOUVIENS**

Flammarion

# Les pas perdus

Gilles  
Jacob



Le temps d'un livre, j'ai ranimé le passé présumé disparu. En chemin, j'ai noté que fouiller sa mémoire n'est pas une pêche miraculeuse où tous les lancers seraient fructueux. Mais la patience m'a permis de ferrer quelques espèces rares : un oiseau au Fouquet's, la guenon de Michel Simon, les minets de Dutronc, une sole pour Jean-Paul Sartre... Comment associer la plus belle fille du monde et les cauchemars d'Alfred Hitchcock, une surprise-partie chez Chabrol et l'ouvreuse d'Edward Hopper, la glace à la vanille de Marlon Brando et les cuisses de la Mangano ? Tous ces petits riens qu'un diable facétieux a semés dans ma vie ?

Se glissant dans le cadre imaginé par Georges Perec, ces évocations s'étalent sur un demi-siècle, des années 40 à aujourd'hui ; elles débordent même ce cadre et s'aventurent dans un futur pas si rêvé. Si ce retour à la vie d'instant, de buzz, d'actualités, de gens célèbres ou non, de chansons, de livres et de films, intéresse ou amuse le lecteur, s'il en reconnaît certains ou les croise avec les siens, j'aurai atteint mon but.

*Président du Festival de Cannes, Gilles Jacob est réalisateur, producteur et écrivain.*

Flammarion

Extrait de la publication

## Les Pas perdus

## DU MÊME AUTEUR

*Le Fantôme du capitaine*, Robert Laffont, 2011 ;  
Pocket, 2012.

*Livre d'or*, Seuil, 2010.

*La Vie passera comme un rêve*, Robert Laffont, 2009 ;  
Pocket, 2011.

*Ballaciner*, de Jean-Marie Gustave Le Clézio, avant-  
propos, Gallimard, 2007.

*Une histoire du cinéma moderne*, Ramsay, 1997.

*Les Visiteurs de Cannes : cinéastes à l'œuvre*, Hatier,  
1992.

Avec Claude de Givray : *François Truffaut, Correspon-  
dances, 1945-1984*, Hatier, 1988 ; Le Livre de  
Poche, 1993.

*Un jour, une mouette*, Grasset, 1969.

*Le Cinéma moderne*, Serdoc, 1964.

Gilles Jacob

Les Pas perdus

**Flammarion**  
Extrait de la publication

© Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0812-9896-5

Extrait de la publication

« Il avait dépassé cet âge où un homme cesse d'éprouver le désir de régler ses comptes avec quiconque, sauf avec lui-même. »

Enrique Vila-Matas





Au moment d'écrire ce livre, j'ai voulu faire revivre le passé, présumé disparu. En chemin, j'ai découvert que fouiller sa mémoire n'est pas une pêche miraculeuse où tous les lancers seraient fructueux. Les descentes en bathyscaphe du professeur Piccard ne sont rien à côté de ces plongées dans l'inconnu. Par chance, plus on réussit à exhumer de souvenirs, plus la voie d'accès devient praticable. Mais la mémoire ne stocke que les mots, les airs et les images, pas leur lien avec le présent. Elle les entasse sans ordre ni classement dans sa grotte d'Ali Baba. Ils sont là, en bribes, en charpies, en lambeaux, ils dorment. Il faut remonter le gramophone des souvenirs enfouis pour les réveiller, trouver la bonne connexion. Quel parfum ressuscitera un moment de vie avec sa force d'origine ? Quelle musique, quelle madeleine, quel *Rosebud* ?

Se glissant dans le cadre imaginé par Georges Perec et avant lui par Joe Brainard, ces évocations

s'étalent sur un demi-siècle, des années 1940 aux années 2000 ; elles débordent même ce cadre et s'aventurent dans un futur pas si rêvé que cela.

Si ce retour à la vie d'instant, de bouts d'actualité, de gens célèbres ou inconnus, de comptines, de livres et de films intéresse ou fait sourire le lecteur, s'il en reconnaît certains ou les croise avec les siens, j'aurai atteint mon but.

1

Je me souviens que, dans la griserie de l'adolescence, je m'étais convaincu qu'on écrit pour l'amour d'une femme. Écrire, c'était la forme que j'avais imaginée pour séduire une jeune romancière, peut-être parce qu'elle était plus mûre que moi et aussi parce qu'elle écrivait, justement. Elle me lirait, donc elle apprendrait à me connaître, mieux que sur une piste de danse ou à la table d'un restaurant, forcément enfumés, forcément bruyants. Elle me lirait, m'admirerait, m'aimerait comme je croyais l'aimer, ou en tout cas se trouverait prête à bavarder toute la nuit, à me laisser la raccompagner, à m'offrir le dernier verre... Toute la nuit, toute la vie !

Le style ? Un pas de géant, décidément, dans les relations entre hommes et femmes. D'un côté, la main qui écrit, de l'autre, celle qui s'abandonne. Comme tout est simple...

La vie organise les choses autrement. L'être convoité porta sur mon travail un regard plus

lucide que prévu, trop critique peut-être, l'envie d'écrire, donc de conquérir, en fut tout émoussée. Et si l'on décidait d'en rester là ?

J'en restai là un certain temps, puis trouvai pour rencontrer la femme de ma vie un chemin plus solaire, et aussi plus solide. Mais il est des pulsions souterraines qui incitent à écrire, même si elles sont moins aveuglantes. D'autres motivations. Le temps qui passe, la disparition des parents, les bosses de l'existence, la tentation créatrice, ou tout simplement l'envie – et le plaisir – de raconter le monde à sa manière. De tout cela, l'idée finit par s'installer d'en faire quelque chose. Commence un long compagnonnage avec les gens, les mots, les livres, les souvenirs, l'histoire, les rêves, les belles séductrices, de chair ou de papier, et ce compagnonnage devient à son tour passion, drogue, fin en soi. Le démon de l'écriture s'est installé, il ne nous quittera plus. Le danger serait que la joie de trouver la phrase qui sonne juste nous fasse négliger le vrai visage de l'existence. Heureusement, il faut bien se ravitailler et le songe n'est pas tout.

Alors, quand un journaliste me demande : « C'est quoi pour vous l'écriture ? », j'évoque sans hésiter la fièvre de mon adolescence.

## 2

Je me souviens de mon premier souvenir, lumineux et sonore. J'entends une grosse voix, celle de

Extrait de la publication

mon père, il allume et dit : « Tu vas voir qu'il va nous faire la comédie toutes les nuits... » Alors j'ai pensé : « Tout de même, ce vacarme et cet éblouissement, c'est donc ça le monde » – et je me suis remis à pleurer.

3

Je me souviens d'*À propos de Nice*, film de 1930, parce que moi aussi je suis de 1930 et que j'ai vécu à Nice.

4

Je me souviens que sont nés un 22 juin : Conan Doyle, Billy Wilder, Erich Maria Remarque, Abbas Kiarostami, Meryl Streep, John Dillinger. Et moi.

5

Je me souviens que les bulles de savon grossissent, grossissent, puis finissent par éclater, il n'en reste rien qu'une trace humide par terre. Et l'air rendu à l'air.

6

Je me souviens que lorsque la séance commence, il faut demander : « Esprit, es-tu là ? »

Extrait de la publication

7

Je me souviens de Guy Béart qui trouvait qu'il n'y a plus d'après, à Saint-Germain-des-Prés.

8

Je me souviens que François Truffaut disait que les cinéastes seraient bientôt jugés par des gens n'ayant pas vu *L'Aurore*, de Murnau. Nous y sommes.

9

Je me souviens qu'en 1950 Godard, assis dans un café avec Rivette près du tournage de *Pigalle-Saint-Germain-des-Prés*, que Jeanne Moreau interprétait, a dit : « Cette fille-là, elle ira loin. »

10

Je me souviens d'un ami qui cultivait son corps amoureusement : poids, haltères, *medecine ball*, cheval-d'arçon, course à pied. Un beau jour lui vint l'idée hasardeuse de m'entraîner avec lui pour le fameux marathon de New York ; je cours encore.

11

Je me souviens qu'un jour mon petit-fils a regardé mes chaussures et m'a dit : « Trop mortel, tes Nike ! »

Extrait de la publication

12

Je me souviens que, pour naviguer sans effort dans la blogosphère, j'avais choisi @jacobbi comme nom de geek.

13

Je me souviens de ma première patinette. C'était, selon mon géniteur qui me l'avait offerte, la Rolls des patinettes. Rouge, armoriée, haute, large, avec un guidon cossu et une plate-forme en métal où deux (petits) pieds tenaient aisément, elle avançait mue par une pédale centrale et s'exhibait sur les pistes cyclables prévues à cet effet. Aujourd'hui, la trottinette ressuscitée est familiale, pliante, sportive. Elle laisse une jambe s'activer sur le sol pour atteindre sa vitesse de croisière. Vigoureuse décontraction de l'adulte qui l'emploie lui aussi, tant l'homme court toujours après le temps. L'embarras viserait plutôt les piétons qui aimeraient, les malheureux, profiter du trottoir.

14

Je me souviens de la brouette, la voiture à âne, la voiture à bras, la voiture à essence, à gazogène, au diesel, au super, des voitures électriques, des voitures hybrides, des voitures à panneaux solaires. Je me souviens surtout d'avoir fait dans ma vie des

milliers de kilomètres à pied, à raison de six par jour.

15

Je me souviens d'un séjour en thalasso – couloirs verdâtres, errances en peignoir, régime micropor-tions, tristes longueurs de piscine : au bout de qua-rante-huit heures, j'ai craqué.

16

Je me souviens de mon premier Smartphone médical qui me renseignait sur mon niveau de stress, à commencer par la peur qu'il ne tombe en panne.

17

Je me souviens du générique de *Sans rime ni raison*, l'émission de radio de Pierre Cour et Fran-cis Blanche :

Gens du monde entier et d'ailleurs,  
Foules invisibles et lointaines, BON-JOUR !

18

Je me souviens que le Dalaï-lama riait tout le temps. Les Japonais rient quand ils sont en colère,

Extrait de la publication



les Esquimaux quand ils se frottent le nez, les Français quand ils croient avoir fait un bon mot, mais les Tibétains ?

19

Je me souviens qu'au moment où Mitterrand et Kohl, à Douaumont, posaient main dans la main pour l'éternité en un symbole appuyé mais inoubliable, est sortie inopinément d'une radio périphérique cette vieille rengaine :

Donnez-moi la main, mam'zelle,  
Donnez-moi la main.

20

Je me souviens que les gens de droite prononçaient Mit'rand et ceux de gauche Mitterrand.

21

Je me souviens que c'est à l'émission de Jacques Martin, *Midi chez vous*, que Valéry Giscard d'Estaing a joué de l'accordéon à la télévision.

22

Je me souviens très bien du jour où Armstrong a fait les premiers pas de l'homme sur la Lune, parce que ce jour-là j'ai marché sur mes lunettes.

Extrait de la publication



N° d'édition : L.01ELJN000532.N001  
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication